

Sur les traces de Léonard de Vinci

En ce début de journée du mois de mai, le soleil commençait à paraître sur l'horizon, nimbant de rose pâle les brumes grisâtres de la nuit finissante qui s'attardait paresseusement dans les vallées du Montalbano en Toscane. Soudain, ce fut un feu d'artifice de couleurs, une explosion de chants d'oiseaux, la boule incandescente avait dépassé la ligne de crête, la nature révélait sa somptueuse parure printanière. Sélène se frotta les yeux, éblouie par ce spectacle qui s'offrait à elle. Un bras puissant lui entoura affectueusement les épaules, elle ne bougea pas d'un pouce. Une voix douce lui susurra à l'oreille :

– N'avais-je pas raison ? Elle est belle, mon Italie.

Son délicieux accent italien rendait cet instant encore plus romantique.

– Oui, répondit-elle d'une voix étranglée par l'émotion.

– Alors, pourquoi ne veux-tu pas m'épouser ?

Sa voix était teintée d'inflexions langoureuses.

– Tu le sais, pourquoi, affirma-t-elle avec conviction.

– Mes parents seraient si contents. Ils désespèrent de me voir marié.

– Leonardo, nous ne pouvons pas nous marier pour faire plaisir à tes parents.

– Mais les tiens aussi seraient heureux.

– Ma mère, certainement, mon père s'en moque, mais là n'est pas la question.

Ils se murèrent chacun dans le silence, le regard tourné vers ce paysage de collines recouvertes d'oliviers et de vignes à perte de vue. Les bruits de la ferme qui leur offrait le gîte leur parvenaient à travers la porte-fenêtre ouverte, dans l'encadrement de laquelle ils se tenaient. Ils formaient un beau couple, lui, grand, brun, les yeux noirs, bien musclé, elle, de taille moyenne, châtain aux yeux marron, un peu potelée.

Des hennissements impatients résonnaient dans la cour de la ferme. Ils allaient parcourir la distance qui sépare le village de Vinci, en lisière duquel ils se trouvaient, de la maison natale de Léonard de Vinci, puis visiter les alentours, sur ces rares chevaux de Maremma à la robe foncée, qui tirent leur nom des marais de Toscane, et dont la race a été jalousement conservée par des éleveurs passionnés. C'était aussi la raison pour laquelle ils avaient choisi ce gîte pour le début de leur séjour « sur les traces de Léonard de Vinci », comme ils l'avaient appelé. Un superbe étalon presque noir, à l'exception d'un principe de balzane comme tracé à la craie à l'antérieur gauche, les toisait d'un regard autoritaire. Leonardo sembla se tasser sur lui-même, impressionné par l'animal.

– Tu crois que c'était une bonne idée, cette promenade à cheval ? Lui chuchota-t-il inquiet.

– Tu vas voir, tu ne regretteras pas, une fois que tu y seras.

Elle lui enserra les mains pour le rassurer. Le propriétaire du gîte apparut avec deux chevaux en longe, suivi par son plus jeune fils, Renzo, avec un troisième plus fin et plus nerveux. Il s'entretint brièvement avec Leonardo qui traduisit à Sélène.

– Guido, notre hôte, m'a demandé si tu savais monter à cheval, je lui ai répondu oui. Tu prendras cette jument, elle est très docile, lui dit-il en lui désignant un des chevaux tenus en longe.

– Et toi ?

– Il ne m'a pas posé la question. J'espère que je n'aurai pas ce monstre, frémit-il en désignant l'étalon. Elle rit :

– Oh, je pense qu'il le garde pour lui. Il est vraiment magnifique.

À cheval, il leur fallut peu de temps pour rejoindre la maison natale de Léonard de Vinci, rénovée et ouverte au public depuis une dizaine d'années. Guido les accompagna à la visite, pendant que Renzo s'occupait de leurs montures. De nouveau sur la terre ferme, Leonardo redevint volubile, faisant découvrir à Sélène le parcours muséal léonardien, tellement habité par son sujet que leur guide ne pouvait intervenir. Il participa avec elle aux différentes activités thématiques interactives, qui permettent aux visiteurs de mieux connaître l'histoire de cet homme illustre, et de se familiariser avec ses travaux de recherches picturales. En ressortant, il lui fit observer les armoiries de la famille du père de Léonard, au-dessus de la fenêtre de sa maison natale. Ils restèrent un moment immobiles devant le panorama grandiose, si souvent source d'inspiration de nombreux peintres. Avant de reprendre leurs montures, ils s'assirent sur un des bancs, s'imprégnant de l'ambiance si particulière du lieu. Sur un signe discret de sa part, Guido

partit rejoindre son fils près des chevaux, les laissant en tête à tête.

Leonardo prit une grande inspiration avant de poser la question qu'il appréhendait :

– Alors, déçue ?

– Oh non, c'est encore mieux que ce que tu m'avais décrit.

Un grand sourire illumina le visage de son compagnon.

– Je t'avais promis de te faire découvrir Léonard de Vinci à travers les lieux où il a vécu.

Nous avons commencé par le commencement.

– Comment se fait-il qu'un Romain de Rome connaisse aussi bien ces lieux ?

– Quand j'étais petit, avec mon école, nous avons fait un voyage ici. Ce fut une révélation pour moi. Comme je me prénomme Leonardo, tu imagines les plaisanteries.

– Sauf que tu ne t'appelles pas Da Vinci.

– Eh, non. Je suis loin d'égaler le génie du Maître.

Ils reprirent la Strada Verde, ce beau sentier bordé d'oliviers qui serpente à travers les collines de cette région de Toscane. Ils firent une pause aux vestiges du moulin de la pluie, dont le fonctionnement a servi de sujet d'observation au jeune Léonard de Vinci pour ses études sur l'hydrologie. Les chevaux purent brouter à loisir, ils se régalerent de l'herbe verte qui poussait en abondance à cet endroit. Leonardo semblait déjà plus à l'aise avec son cheval, une simple petite poussette de Renzo lui suffit pour se remettre en selle, l'animal étant tellement occupé à brouter qu'il ne frémit pas d'une oreille. Le coup de clairon de l'étalon fit relever la tête à tous, leur guide en profita pour reprendre la route à un trot soutenu. Lorsque les chevaux se mirent au galop, Sélène vit Leonardo blêmir, elle ralentit sa jument pour rester à sa hauteur, lui prodiguant en douceur ses conseils.

– Détends tes rênes et accroche-toi à la crinière. Ton cheval ne va pas s'en aller, il est habitué aux randonnées, il va suivre les autres. Je reste à côté de toi.

Peu à peu, elle le vit reprendre des couleurs, ils purent accélérer pour finir par franchement galoper. Elle sut que c'était gagné quand son grand sourire habituel envahit son visage. Elle se laissa alors, à son tour, griser par la vitesse, dans les larges allées cavalières du domaine viticole sur lequel ils se trouvaient, délimitées par des cyprès majestueux.

Soudain, au détour d'une ondulation de terrain, un véritable palais leur apparut au fond de la perspective de l'allée, Sélène et Leonardo en eurent le souffle coupé. Ils repassèrent au pas, le château dressait ses lignes harmonieuses dans ce paysage enchanteur. Des statues de marbre délimitaient l'esplanade d'une blancheur immaculée où les attendait un comité d'accueil en tenue d'apparat. Guido sauta gracieusement à terre, serra la main du maître du domaine. Deux valets en livrée s'emparèrent de la bride de leurs chevaux pour les immobiliser, pendant que Renzo, descendu de sa monture, se précipitait pour les aider à mettre pied à terre. Guido fit alors les présentations, Sélène eut droit à un baise-main accompagné d'un fort joli compliment que Leonardo lui traduisit fidèlement. Elle devint rouge de confusion, les trois hommes échangèrent des regards entendus. Ils se mirent à parler, trop rapidement pour son italien sommaire, avec force gestes. Leonardo se tourna vers elle, lui expliqua qu'ils allaient visiter les caves du fameux Chianti, suivi d'une dégustation. Normalement, à cette période de l'année, le domaine n'était pas ouvert aux visites, mais, étant un ami de Guido, le maître du domaine avait consenti à une exception pour eux. La dégustation se révéla être un buffet gastronomique composé d'un excellent jambon de pays, un délicieux fromage local, du bon pain, et enfin des olives.

Dans un français impeccable, leur hôte fit remarquer à Sélène :

– Un excellent vin ne peut vraiment s'apprécier qu'en compagnie de mets de qualité.

– Vous avez parfaitement raison, acquiesça-t-elle.

Elle fut ravie de discuter avec lui, découvrit qu'il était un passionné de Cavallo Maremmano. Il leur fit faire le tour de sa propriété, à cheval, montant lui-même un représentant de cette race équine tout aussi remarquable que celui de Guido.

Le lendemain, était prévue la visite du village de Vinci. Leonardo se réveilla avec difficultés. Il descendit laborieusement les quelques marches qui conduisaient à la salle à manger, il pouvait à peine marcher, les muscles endoloris par la chevauchée de la veille. Un petit déjeuner copieux l'attendait, il s'attabla. L'épouse de Guido, femme discrète toujours affairée derrière ses fourneaux, s'empressa de lui déposer un pot de café bien chaud. De l'extérieur, des cris et des rires mêlés à

des hennissements lui parvenaient. Il se leva, raide. Il se dirigea d'un pas hésitant vers la voiture de location qu'ils avaient réceptionnée à l'aéroport de Florence. Il sortit tout un attirail du coffre, qu'il suspendit à l'épaule. Il parvint à une grande carrière en sable entourée d'une lice en bois. En voyant Sélène en tenue équestre traditionnelle, faisant exécuter avec aisance une pirouette à cet étalon qu'elle avait admiré la veille, de surprise, il échappa son matériel qui tomba dans un grand fracas. Le cheval fit un brusque écart, déséquilibrée, sa cavalière chuta lourdement. Il se précipita pour la relever, elle l'apostropha, furieuse :

– Tu lui as fait peur, voilà le résultat ! Tu es content ?

Il prit un air penaud.

– Pardon, Sélène. Te voir, comme ça...

Elle haussa les épaules, poussa un grand soupir d'agacement.

– J'ai donné un coup de main pour les soins des chevaux ce matin et Guido m'a remerciée par une leçon d'équitation traditionnelle. Je n'ai pas voulu te réveiller.

Il désigna de la main la chemise blanche à jabot, le caraco, le pantalon d'équitation et les bottes cavalières assortis.

– Oui, il m'a aussi prêté des vêtements adaptés, lui jeta-t-elle, exaspérée.

Il continua à la regarder, interdit, puis ses lèvres se retroussèrent en un sourire.

– Quoi ? Qu'y a-t-il ? s'exclama-t-elle.

– Nous deux.

Comme elle ne semblait pas comprendre, il ajouta :

– C'est notre première dispute, nous devenons un vrai couple.

C'était tellement incongru qu'elle ne put s'empêcher d'éclater de rire, sa colère retombée.

Elle alla chercher le cheval, il s'était arrêté pour brouter, l'encolure allongée à travers la lice.

– Leonardo, je dois te présenter Luigi. Il est si formidable.

Il eut un mouvement de recul, détestant déjà ce Luigi qui faisait briller les yeux de Sélène.

– Eh bien, ne fais pas le timide. Approche la main, il est très doux, confirma-t-elle.

Il se détendit, ce n'était que le cheval, quelle idée de donner un nom humain à un cheval !

– Luigi ? Demanda-t-il, légèrement ironique.

– Oui, Luigi Lupe del Vinci. Il t'aime déjà.

Et, de fait, le cheval lui effleura tout doucement la paume de ses naseaux veloutés. Elle déposa une friandise dans sa main, le cheval la prit délicatement.

Guido cria quelque chose, elle se détourna soudain, ajusta ses rênes, puis remonta à cheval.

– Je dois y aller, la leçon n'est pas terminée, mon professeur s'impatiente.

– Tu parles italien, maintenant ? s'étonna-t-il.

– Non, toujours pas. Mais le langage équestre est universel.

Elle repartit sur la piste au trot, puis à un petit galop rassemblé, très cadencé. Il ne put s'empêcher d'admirer leur belle harmonie.

Ils restèrent toute la journée à la ferme, Leonardo récupérant de sa chevauchée de la veille et Sélène complètement accaparée par les chevaux. Le soir, Guido ne tarit pas d'éloges sur elle, Leonardo traduisit fidèlement, s'amusant intérieurement de la faire rougir à chaque compliment. Guido fit modifier leurs billets de réservation pour la visite de Vinci au jour suivant, il n'y avait pas encore une trop grande affluence de touristes. Il leur conseilla de commencer par le musée Léonardien, comme cela, ils pourraient y rester tout le temps qu'ils voudraient, puis poursuivre par tous les sites consacrés à cet homme célèbre et visiter la ville ensuite. Elle n'en serait que plus belle sous la douce lumière du coucher du soleil.

Au petit matin, Leonardo avait retrouvé son allant, il marchait d'un bon pas dans les rues de Vinci, Sélène devait parfois courir pour ne pas être distancée. En vue du château du XIII^e siècle qui abrite le « Museo Leonardino », elle finit par protester.

– Leonardo, nous ne sommes pas obligés de marcher si vite !

– Nous sommes presque arrivés, je veux éviter la foule. Regarde, il y a déjà la queue pour entrer.

– C'est normal, il est trop tôt.

Ils prirent place dans la file. L'attente ne dura pas longtemps. Une fois les grilles ouvertes, la file se scinda en deux. Avec leurs billets coupe-file, ils pénétrèrent très rapidement dans le musée.

Leonardo lui fit admirer les modèles de machines exposés, ils purent participer à divers ateliers créatifs. Sélène prit beaucoup de plaisir à démonter et reconstruire les machines selon les plans de Léonard de Vinci, en binôme avec Leonardo. Ils se firent rappeler à l'ordre par une enseignante, leurs fous rires intempestifs, lorsqu'ils se trompaient et devaient recommencer, dissipant un groupe d'enfants qu'elle encadrait. Ils s'obligèrent à être plus discrets. Ils poursuivirent méthodiquement le circuit léonardien, Sélène s'extasiant devant les multiples chefs d'œuvres qu'elle découvrait grandeur nature. Ayant suivi les conseils de Guido, ils arpenterent les ruelles de cette charmante petite ville médiévale en toute fin d'après-midi, se reposèrent à la terrasse d'un café en sirotant une boisson fraîche. Ils s'attardèrent devant la grande sculpture représentant « l'homme de Vitruve ». Ils avisèrent un petit restaurant typique, y déjeunèrent très bien, profitèrent des animations de rues. Ils rentrèrent tard dans la soirée à leur gîte.

Sélène eut un petit pincement au cœur quand il leur fallut faire leurs adieux. Ayant pris l'avion, ils n'avaient emporté que peu de bagages. Leurs valises furent promptement bouclées et déposées dans leur véhicule. Elle vit Leonardo et Guido discuter, un peu à l'écart, puis se serrer la main. Elle serra la main de leur hôte à son tour, il la tint un peu plus longtemps que nécessaire, lui communiquant sa chaleur. Avec sa femme, elles se firent la bise, après une grande accolade. Elle allait regretter ces gens si accueillants. Elle monta dans la voiture, Leonardo prit le volant, en route pour Florence. Ils restèrent silencieux pendant un moment, chacun perdu dans ses pensées. Il conduisait avec assurance, mais prudemment. Elle lui fit remarquer :

- Quand nous sommes arrivés, tu roulais beaucoup plus vite.
- L'avion avait du retard, il faisait nuit, j'étais pressé d'arriver, j'ai pris au plus rapide. Là, je veux que tu puisses contempler les paysages, j'ai pris la route panoramique. En à peine plus d'une heure, nous y serons. La vue sur Florence est magnifique, surtout en arrivant par là.
- Je sais. On en trouve des photos partout.
- En vrai c'est tellement mieux. Tu verras.

L'état de la chaussée laissait parfois à désirer, un cahot les secoua, Sélène fit une grimace.

- Cette voiture n'est pas très confortable, constata-t-elle.
- C'était la moins chère, nous devons faire attention, se justifia-t-il.
- Peut-être, mais crois-tu qu'une Fiat 500 basique de location était la plus adaptée ?
- Dans les rues de Rome, elle se fauilera partout.

Elle eut une moue dubitative. Tout d'un coup, un détail lui revint à l'esprit.

- Au fait, je dois te rembourser ma part pour la journée supplémentaire au gîte.
- Non, tu n'as rien à rembourser, Guido nous en a fait cadeau.
- C'est généreux. C'est de ça dont vous parliez en aparté ?
- Oui. Et il m'a dit aussi que tu étais précieuse, que je devais prendre soin de toi.

Troublée, elle se tourna vers la portière pour cacher le rouge qui lui montait aux joues, s'absorba dans la contemplation du décor qu'elle avait sous les yeux, Florence se dévoilait au loin.

Leonardo désigna le panneau sur lequel était écrit FIRENZE en gras :

- Nous voici à Florence.

Il se gara dans une cour intérieure. Une petite femme replète les reçut, joviale. Leonardo l'enlaça, lui présenta Sélène. Elle se fendit de quelques mots en français, Sélène comprit qu'elle s'appelait Gilda. En retour, elle essaya de lui rendre la politesse dans un italien balbutiant. Dès que leur hôtesse fut rentrée chez elle, Leonardo ouvrit la porte à Sélène. Ils allaient loger dans une petite maison composée d'une chambre, d'une salle de bains et d'une grande pièce principale cuisine-salle à manger avec une baie vitrée donnant sur un ravissant petit jardin surplombant le fleuve Arno. Quand elle se retourna, Leonardo ressortait sans bruit après avoir déposé les valises. Intriguée, elle le rejoignit à la voiture. Il était en train de vider le coffre. Il sursauta, comme pris en faute, quand il s'aperçut qu'elle était là. Elle scrutait tout ce matériel déballé. Il se décida, tout d'un coup.

- Sélène, j'ai toujours rêvé d'être peintre.
- Et tu es modèle à Paris.
- Oui, mais ça c'est pour manger. Je peins aussi, mais cela coûte cher. Je ne vends pas assez d'œuvres pour en vivre, surtout à Paris. Il faudra que tu viennes visiter mon atelier. Si tu veux m'aider à tout ranger ? Gilda est une de mes tantes, j'ai aménagé un petit atelier ici.

Il lui désigna une autre porte, elle la poussa de l'épaule, tout était parfaitement en ordre, à l'abri de la poussière, sous des housses. Elle posa la caisse qu'elle portait, sur le sol. Leonardo releva les stores, la lumière pénétra à flots dans la pièce par les baies vitrées donnant sur le jardin.

Elle le fixa, étonnée, comment pouvait-on quitter un tel endroit ?

– Leonardo, Pourquoi es-tu venu à Paris ?

– Parce que c'est Paris. J'ai postulé pour l'école des beaux-arts et j'ai été accepté. Puis, un de mes professeurs a remarqué mon physique, et je suis devenu modèle pour l'école.

– Ce n'est pas trop dur ?

– Je dois entretenir mon corps, c'est physique, même si on ne le croit pas.

– Rester dans la même position pendant des heures, je ne sais pas si je pourrais, reconnut-elle simplement. Leonardo eut une expression indéchiffrable. Ils terminèrent de tout ranger. Il ferma soigneusement toutes les portes à clé, la prit par la main.

– Viens avec moi, faire connaissance avec Florence.

Elle le suivit en riant, son enthousiasme était communicatif. Il lui enlaça la taille. Il l'emmena à travers la ville, dans le centre historique. Il lui fit admirer la cathédrale Santa Maria del Fiore et son Duomo, puis le baptistère Saint Jean, eut la satisfaction de la voir incapable de détacher les yeux de ces bâtiments à l'extérieur somptueusement décoré. Malgré la forte affluence, il décida de la faire monter au campanile di Giotto dont la vue sur la ville est immanquable. Leur patience fut mise à rude épreuve lors de la montée des 416 marches, portée par la foule. Ils furent largement récompensés par le panorama qui s'offrit à eux, toute la ville était à leurs pieds. Ils s'assirent à la terrasse d'un café sur la Piazza della Signora, Sélène sidérée par la beauté de tout ce qui l'entourait : le Palazzo Vecchio, la fontaine de Neptune... Ils flânèrent ensuite dans les rues, traversèrent le Ponte Vecchio, l'emblématique pont en pierre qui enjambe l'Arno. Ils se promenèrent le long des quais, plongés dans la splendeur des siècles passés, dans cette ville-musée hors du temps.

Le jour suivant, de gros nuages obscurcissaient le ciel, cachant totalement le soleil. Une pluie régulière tombait sur les pavés, estompant les contours des bâtiments dans une légère brume. Sélène n'avait rien prévu dans ses bagages, s'imaginant qu'il faisait toujours beau en Italie. Gilda lui fit don d'un poncho bariolé acheté sur un de ces marchés où l'on trouve de tout et d'un parapluie vert gazon pliable affublé d'un encart publicitaire. Leonardo dut faire un effort pour conserver son sérieux devant l'accoutrement de Sélène, aux couleurs criardes de perroquet multicolore. Il contint son rire en se détournant dans un grand éternuement bruyant diplomatique. Elle le fusilla du regard, il prit un air faussement contrit. Il fit mine de chercher quelque chose dans sa sacoche. D'un geste d'une ampleur exagérée, il en sortit, tel un magicien, les billets donnant accès aux deux musées principaux de la ville, rappelant que la journée allait être bien employée. Ils commencèrent par la Galerie des Offices, où sont exposées tant d'œuvres d'artistes illustres dont, évidemment, celles de Léonard de Vinci. Ils enchaînèrent par la galerie dell'Academia et ne manquèrent pas le David de Michelangelo. Leonardo lui retraça en détails l'histoire de cette statue célèbre. Pendant qu'il parlait, un cercle se forma autour d'eux, plusieurs visiteurs francophones ayant délaissé leur audioguide pour l'écouter. Lorsqu'il eut terminé, il se fendit d'un sourire et s'inclina devant eux. Certains lui glissèrent alors dans la main un billet qu'il n'osa refuser. Il partit à grands pas vers l'entrée après avoir ordonné à Sélène de l'attendre. Cette dernière, refusant de rester seule, courut derrière lui pour le rejoindre dans la salle des guides. Elle le vit discourir avec animation, brandissant les billets à bout de bras, acclamé par ceux qui étaient présents. L'argent disparut prestement dans une boîte en fer. Il se rapprocha d'elle, la présenta.

Le troisième jour, le soleil était revenu, Sélène fut soulagée de remiser sa tenue de pluie. Elle se choisit une jolie robe de coton imprimé avec un gilet, et des sandalettes. Gilda l'attendait sur le pas de la porte, elle lui tendit un papier plié en quatre. Leonardo la pria de l'excuser, les visites ne pourraient se dérouler comme prévu, il devait s'absenter. Il voulait qu'elle profite de cette journée, même s'il ne pouvait pas être présent. Sa tante le remplacerait, l'accompagnerait à sa place. Sélène dissimula sa déception pour ne pas peiner Gilda. Cette dernière l'accompagna donc au Palazzo Pitti. Sélène remplit ses yeux de toutes ces merveilles. L'audioguide ne pouvait soutenir la comparaison avec la verve de Leonardo, sa joie, sa bonne humeur, lui manquaient. Quand elle parvint dans les jardins du Boboli, elle éprouva le besoin de souffler. Elle prit une

grande inspiration, éteignit l'audioguide, fatiguée par ce flot de paroles qui ne lui laissait pas le temps de penser par elle-même, lui imposait son rythme, lui dictait ce qu'elle devait voir. Elle termina la visite, tranquillement.

Gilda l'entraîna dans un café, elles s'installèrent confortablement sur une banquette en dégustant un bon café-crème avec une pâtisserie faite maison. De nombreux tableaux étaient accrochés au mur, quelques moulages en bronze et en résine trônaient sur des guéridons, ce café était une galerie d'art. Sélène se leva pour examiner de plus près les tableaux. La plupart représentaient les monuments de la ville. Elle s'extasia sur la précision des détails, interrogea Gilda du regard.

– Ici, nous exposons et nous vendons les œuvres de nos artistes. Ces peintures se vendent très bien, elles plaisent beaucoup, entendit-elle. Elle reconnut la voix du traducteur.

– Oh Leonardo, tu es là ! Il y en a de toi, c'est sûr.

– À toi de deviner.

Elle les examina attentivement, puis en désigna quelques-unes. Il sourit, elle avait vu juste.

– Elles te ressemblent, tu as laissé un peu de toi dans chacune. Elles sont si belles, lui dit-elle tout doucement.

– Merci. J'ai vécu ici quand j'étais plus jeune. C'était avant Paris. Laquelle préfères-tu ?

Elle n'hésita pas, une vue de Florence au coucher du soleil à partir de l'esplanade Michelangelo avec ses dégradés de couleurs rouge-orangé l'avait immédiatement séduite. Il la détacha, la lui remit dans les mains, lui montra sa signature.

– Leonardo, comme le maître, et AZ, pour Abruziani, mon nom. Pourquoi celle-là ?

– Parce que tu as su faire passer de la douceur dans ces couleurs violentes.

Il plongea ses yeux dans les siens, elle crut y lire un bonheur intense. Il lui retint la main quand elle voulut reposer la peinture.

– Non, elle est à toi. Elle te plaît, je te l'offre.

Sélène fut réveillée par un concert de klaxon. Elle pesta contre l'importun, les chiffres lumineux du réveil indiquaient 5 h du matin. Elle grogna, enfouit sa tête sous l'oreiller. Leonardo alluma le plafonnier, clama :

– Debout, paresseuse. Nous partons pour Rome.

Elle se prépara en vitesse. Quand elle sortit dans la cour, elle eut un choc. En lieu et place de la petite Fiat 500 un peu poussive se tenait un SUV rutilant.

Il ouvrit la portière passager en s'inclinant :

– Ce véhicule conviendra-t-il à la signorina Lesage, ou lui aurait-il fallu plus luxueux ?

Elle voulut lui envoyer un coup de coude, se cogna contre la portière qu'il venait de refermer. Il s'assit au volant, la regardant malicieusement.

– Nous reprendrons la Fiat 500 une fois arrivés à Rome. Attends-moi, je vais fermer l'atelier.

Pendant sa courte absence, Sélène vit Gilda accourir vers elle pour lui remettre en hâte une sacoche en cuir. Ne sachant qu'en faire, elle la glissa derrière son siège.

Ils descendirent par Sienne, puis prirent la route qui longe le littoral, pour profiter de très beaux points de vue sur la méditerranée. Ils firent halte à Tarquinia, ancienne capitale des Étrusques, magnifiquement entourée par la mer, la montagne et la campagne environnante, puis décidèrent d'aller manger sur le port. Au moment de fermer la voiture, l'attention de Sélène fut attirée par la sacoche. Elle la prit avec elle, la posa sur une des tables en bois, en sortit un cahier de croquis. Poussée par la curiosité, elle commença à le feuilleter. Lorsque Leonardo revint vers elle, les bras chargés, elle ne bougea pas, captivée. Il déposa leur repas, elle sursauta quand il apparut dans son champ de vision.

– Tu l'avais oublié chez Gilda, je n'ai pas voulu jouer les indiscrettes, se défendit-elle.

Il s'assit en face d'elle, sans un mot, en observateur attentif. Elle faillit s'étrangler quand elle découvrit toute une série d'esquisses d'elle, dont quelques nus.

– C'est moi. Comment as-tu osé ? S'indigna-t-elle.

Il eut l'air décontenancé, il bredouilla timidement :

– Ça ne t'était pas destiné.

– Ce n'est pas une excuse, lui cracha-t-elle, venimeuse.

Elle tourna ostensiblement les pages, parvint aux crayonnés de la scène de la chute de cheval. Un demi-sourire parut sur ses lèvres, elle s'adoucit.

– C'est beau, et si réaliste. Tu as dessiné de mémoire, c'est incroyable. Comment fais-tu ?

– Tu étais tellement en colère contre moi, tout est gravé dans ma mémoire.

– En réalité, j'étais surtout en colère contre moi-même. Ce n'était pas ta faute. J'ai été injuste, si j'étais restée en équilibre, je ne serai pas tombée.

À l'approche de la capitale, le trafic se densifia fortement. Sélène entraperçut le panneau ROMA au milieu d'un tintamarre de coups de klaxons, de vrombissements de moteurs et de vociférations de conducteurs. Un gigantesque embouteillage accueillait son arrivée à Rome. Leonardo se glissa habilement dans la circulation, conduisant avec une audace qu'elle n'aurait jamais soupçonnée. Peu rassurée, elle s'agrippait à sa ceinture de sécurité, telle une dérisoire bouée de sauvetage. Tétanisée, elle eut envie de lui crier de regarder la route quand il se tourna vers elle pour lui souhaiter la bienvenue dans la ville éternelle. Au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la cité, le trafic se fluidifia, ils atteignirent les quartiers à circulation restreinte.

– Mes parents sont impatients de te connaître. Tu vas les aimer, lui affirma-t-il.

Elle soupira, mal à l'aise.

– Leonardo, tu devrais leur dire la vérité. Il faut cesser de jouer la comédie, lui dit-elle affectueusement.

– Je sais, marmonna-t-il. Je n'ai pas été très honnête avec toi.

Elle le considéra, bouche bée.

– Mais si, tu ne m'as rien caché : le contrat de mariage pour singer une vie de couple, avec possibilité de rupture si cela devenait trop pénible pour l'une des parties, le droit de vivre pleinement chacun de son côté. Seulement, ce n'est pas comme cela que j'envisage le mariage. Il darda les yeux sur la route devant lui, gêné. Il dut se concentrer sur sa conduite, pour ne pas renverser un des nombreux touristes imprudents qui déambulaient dans ce quartier du trastevere, en quête d'un dîner.

Il stoppa le véhicule dans une ruelle, Sélène descendit de voiture, un peu hébétée. Il la prit par la main, l'emmena devant une pizzeria. En gras, au-dessus de la devanture, était peint : ABRUZZIANI, puis en dessous, PIZZERIA. Les lettres rouges se détachaient du fond bleu pâle, plus terne, chaque mot entouré d'un liseré d'un bleu très foncé. Leonardo la fit entrer dans une salle toute en longueur, de style médiéval, bondée. Elle entendit des protestations véhémentes quand il ignora délibérément la file d'attente et se rendit directement au comptoir. La femme aux cheveux gris en charge de la gestion de la salle leva un regard sévère sur lui. Un large sourire illumina soudain son visage quand elle le reconnut.

– Leonardo !

– Mama !

Ils se mirent à parler à une telle vitesse que Sélène ne put saisir que quelques mots. La joie faisait briller leurs yeux. De la cuisine accoururent deux hommes en tablier de cuisinier. Ils se retrouvèrent tous derrière le comptoir, Sélène, plaquée contre Leonardo, ne pouvant plus bouger. Il se recula, la libéra, fit les présentations. Dans un tourbillon de gestes d'affection, elle fit la connaissance de ses parents et de son frère aîné, Alessandro. Ils durent s'excuser, ils avaient des pizzas sur le feu. Elle se retrouva assise à une table, Leonardo en face d'elle, une pizza croustillante dans son assiette.

Le matin suivant, elle se réveilla seule dans la chambre que les parents de Leonardo leur avaient prêtée, au-dessus du restaurant. Elle descendit l'escalier, Leonardo l'attendait. Il la fit pénétrer dans la salle à manger familiale. Elle fit la connaissance de la femme et de la fille d'Alessandro, trop heureuse de pouvoir pratiquer en vrai cette langue qu'elle apprenait à l'école. Elles se saluèrent, mangèrent en échangeant tranquillement. Quand elle eut fini, il la pressa de le suivre dehors. Elle écarquilla les yeux, une jolie petite Fiat 500 les attendait.

– Fiat 500 électrique, rose nacrée, comme celle de la publicité. Nous pourrions aller partout. Plus de restriction de circulation pour nous, annonça-t-il fièrement.

– Elle est trop belle, on dirait une sucrerie, s'exclama-t-elle, ravie.

Son visage rayonna, il allait lui faire découvrir Rome dans cette voiture typique. Il lui demanda :

– Prête à parcourir plus de 2 000 ans d'histoire ?

– Bien sûr, plus que prête, répondit-elle, impatiente.

À bord de cette petite voiture, ils sillonnèrent la ville à la rencontre de ses trésors, s'arrêtant, le temps d'une visite, aux sites les plus connus : les incontournables de la Rome antique, le Colisée, le Forum Romain et le Mont Palatin... et tant d'autres merveilles des siècles passés. Ils s'emplirent les yeux du spectacle nocturne des monuments mis en valeur par des éclairages féeriques. Puis, au petit matin suivant, ils commencèrent la visite du centre historique de Rome par la Fontaine de Trévi, Sélène y jeta quelques pièces. La visite du Panthéon, juste après, lui laissa un souvenir impérissable. Ils durent se lever aux aurores pour assister à l'audience papale. Sélène se surprit à être en communion avec la ferveur collective qui s'en dégageait, exacerbée au passage de la papamobile. Elle put approcher le pape et recevoir sa bénédiction, Leonardo immortalisa ce moment. Ils enchaînèrent par la visite de la Basilique Saint Pierre, montèrent au dôme pour admirer le panorama sur Rome. Ils renoncèrent à la Chapelle Sixtine, rebutés par la queue interminable.

Ils arpentèrent les rues d'un bon pas, Sélène s'emplissait de l'ambiance particulière de cette ville. Leonardo l'observait, un peu en retrait, lui laissant le libre choix de son itinéraire. Elle prit plaisir à faire quelques emplettes dans les boutiques des rues commerçantes du centre historique de Rome. Elle voulait offrir quelques petits cadeaux aux parents de Leonardo. Ils revinrent en début d'après-midi, Sélène déposa avec soin ses achats dans la chambre avant de descendre dans la salle du restaurant, vide à cette heure. Elle prit le temps d'observer le décor, examina les tableaux de différentes tailles qui égayaient les murs sous le regard amusé de Leonardo.

– J'en étais sûre, c'est toi qui les a peints. Tu vois bien que tes parents sont fiers de toi.

Il préféra changer de sujet.

– Sélène, notre périple prend fin. Demain nous prenons l'avion pour Paris. Si tu veux achever le périple de Leonard de Vinci, il te faudra revenir en Italie.

Elle lui demanda, une pointe de tristesse dans la voix.

– Leonardo, ce fut un très beau voyage. Je te remercie pour tout ce que tu m'as fait découvrir. J'ai beaucoup aimé.

Il lui sourit.

– Je voudrais le terminer avec toi, lui dit-il d'une toute petite voix.

Elle secoua la tête. Il réfléchit, la regarda.

– Sélène, je t'ai choisie parce que j'avais envie de partager tout ça avec toi.

– Pourquoi alors cette curieuse proposition de mariage ? As-tu vraiment cru que j'allais accepter ?

– Je ne sais pas. La peur de te perdre.

– Nous n'étions même pas ensemble.

– Je t'en demande pardon, j'ai tout gâché.

Il se replia sur lui-même, honteux, n'osant plus la regarder, se retira.

Sélène contemplait Rome par le hublot, pendant que l'avion survolait la ville une dernière fois. Leonardo, à son côté, respectait son silence. Elle ferma les yeux, perdue dans ses pensées. Elle posa sa main sur l'accoudoir, il approcha précautionneusement la sienne, elle ne le repoussa pas.

– Nous deux, tu crois que ça pourrait marcher ? Lui souffla-t-il à l'oreille.

– Je ne sais pas, je ne suis pas facile, je m'emporte d'un rien.

Il rit doucement.

– Tu es passionnée, vivante. Tu sais ce que tu veux. Tu ne triches pas.

Il murmura, si près d'elle que sa respiration lui caressa la peau.

– Sélène, veux-tu essayer, nous deux, ensemble ?

– Juste un essai, alors.

– C'est oui ?

– C'est oui, répéta-t-elle.

Il l'embrassa tendrement dans le cou.